

UN SPORT DE GENTLEMAN ?



Gentleman's Sport est le titre d'un article publié dans *Life Magazine* le 13 octobre 1947 qui, pour la première fois dans la presse occidentale, révélait l'existence d'un art de combat mystérieux : le karaté. Les illustrations montrent deux jeunes Japonais pratiquant une discipline d'apparence plutôt rude, entre coup de pied dans le ventre et bris de planches. Ces photos spectaculaires impressionnèrent un judoka aguerri, Henry Plée (1923-2014), qui œuvra au cours des années 1950 à implanter cette pratique martiale dans l'Hexagone. Compte tenu de l'impact publicitaire de l'article de *Life*, il m'a paru intéressant de l'examiner de plus près en tenant compte à la fois de son message et du contexte de sa publication, ce que, bizarrement, personne ne semble avoir pris la peine de faire au cours de plus de sept décennies.

Le karaté sans détour

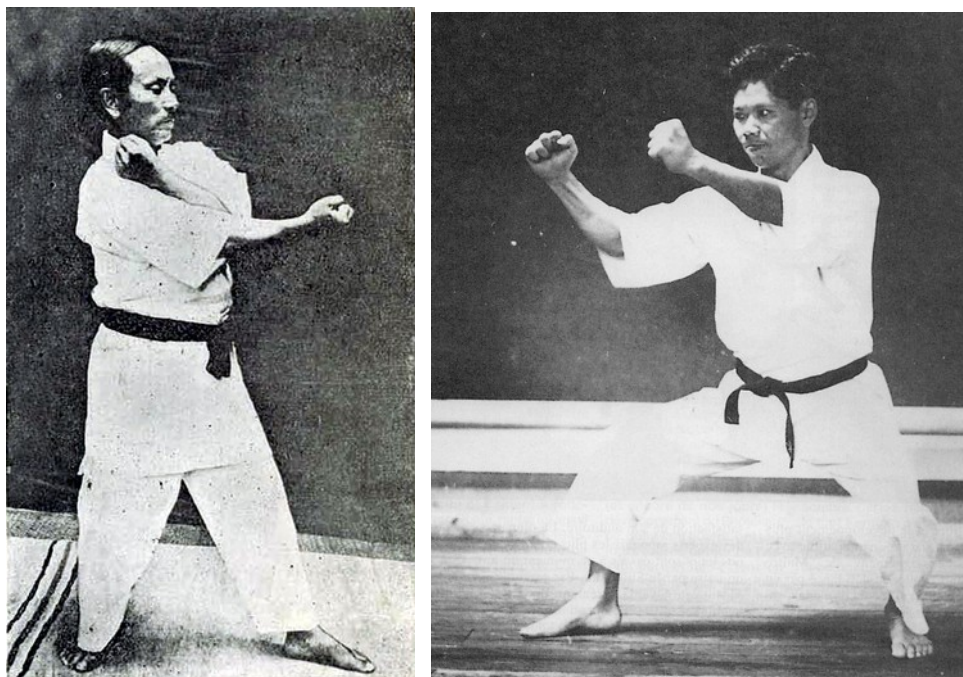
Quelques mots d'abord sur le karaté lui-même, art martial originaire de l'île d'Okinawa¹ avec d'incontestables racines chinoises. Après avoir connu une première mutation sous l'influence du Japon de Meiji, avec notamment une modernisation des méthodes d'entraînement sous l'influence de la militarisation croissante de la société nippone, le karaté fut officiellement introduit à Tokyo en 1922 par un fonctionnaire du ministère de l'Éducation natif d'Okinawa, Gichin Funakoshi (1868-1957). Sept ans plus tard, ce dernier modifia la graphie originelle du nom de son art martial, qui signifiait « main de Chine »², en « voie de la main vide » (karate-do). Concernant ce changement, on se plaît à invoquer l'intérêt de Funakoshi pour le zen et sa notion de vacuité alors qu'il s'explique en réalité par un arrière-plan impérialiste et chauvin qui allait aboutir à l'invasion de la Mandchourie en 1931 puis l'agression de la Chine en 1937. Une décision qui apparaît d'autant moins philosophique lorsque l'on sait que les milieux japonais du zen eux-mêmes souscriraient alors avec enthousiasme à l'idéologie belliciste qui devait ensanglanter toute l'Asie ainsi que la région Pacifique³. Bien que Funakoshi soit considéré comme le « père » du karaté moderne, ce fut en réalité son fils Yoshitaka (1907-1945), lui-même formé à l'art du sabre (*kendo*), qui lui donna son aspect actuel en introduisant, entre autres, les coups de pied hauts sur la base desquels les Coréens singularisèrent par la suite leur taekwondo. Tout cela donc pendant la période la plus noire de l'histoire moderne du Japon. Lorsque s'acheva la Deuxième Guerre mondiale, le karaté demeurait encore mal connu au sein de l'archipel nippon, sa réputation étant alors plutôt sinistre

1 Île principale de l'archipel des Ryūkyū, Okinawa a été vassalisée par le domaine féodal japonais de Satsuma au début du XVII^e siècle et définitivement annexée par l'empire du Soleil levant en 1879.

2 Littéralement « main des Tang » (唐手, *Tō-te*), du nom de l'une des plus brillantes dynasties chinoises. Le terme *Tō-te* se prononçait justement karaté en japonais, ce qui facilita cette substitution gommant ainsi la lointaine origine chinoise du nouvel art martial.

3 Cf. Brian Victoria, *Le zen en guerre, 1868-1945* (Éditions du Seuil, 2001).

comme en témoigne par exemple un film écrit et dirigé par Akira Kurosawa sorti en 1943 qui dépeint deux frères karatékas comme des sortes de sociopathes⁴. Ce côté inquiétant perdura au tout début de la diffusion du karaté en France qui, il faut le rappeler, se fera connaître du grand public comme un « art de tuer à mains nues »⁵, une image négative qui sera rapidement corrigée par le développement du karaté sportif.



Les Funakoshi, père et fils

Pas pour les femmes

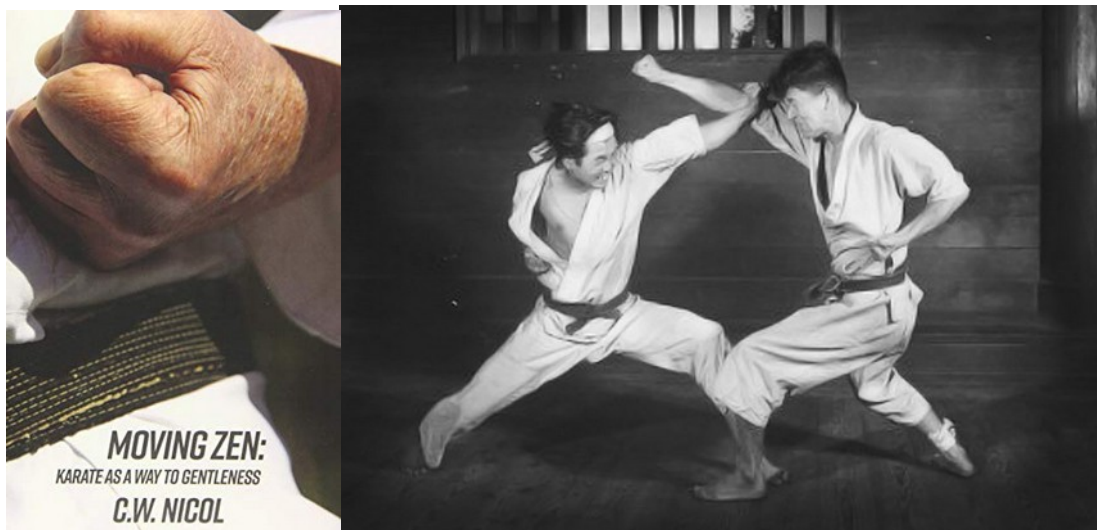
Après ce survol rapide, venons-en à notre article du 13 octobre 1947 publié deux ans après la capitulation de l'empire du Soleil levant (2 septembre 1945). Ouvrons donc ce magazine, dont la une annonce la dernière comédie musicale à Broadway et qui nous présente, entre les pages 65 et 68, le redoutable karaté comme un « sport de gentleman »⁶. Tout à la gloire de l'*American way of life*, avec ses femmes somptueuses, ses innombrables publicités célébrant les dernières innovations de l'électroménager ou de l'industrie automobile, ce numéro 15 consacre deux articles à l'Extrême-Orient. L'un, sérieux, célèbre « les réussites et la sagesse clairvoyante » du généralissime Tchang Kaï-shek, alors que l'autre, plus frivole et informatif, présente un « sport » alors inconnu par le biais de deux de ses adeptes : Gojuro Harada, étudiant en droit, et Hiroshi Kamata, étudiant en économie. Leur qualité « d'intellectuels » n'apparaît pas de prime abord dans l'image d'ouverture où l'on voit le premier planter rageusement son talon dans l'estomac du second stoppé en plein bond. Le reste est à l'avenant avec casse de planches et exhibition de phalanges hypertrophiées « dures comme la pierre ». Cette activité indéniablement virile _ l'article précise qu'il n'intéresse guère les femmes⁷ _ est toutefois présentée comme une discipline s'adressant prioritairement aux classes supérieures et précise, faussement notons-le, qu'il fut interdit au Japon pendant la guerre en raison de ses origines étrangères. Malgré la mise en évidence par les photos du caractère offensif des techniques, le texte insiste sur leur finalité défensive comme s'il n'y avait là rien à craindre.

4 *La Nouvelle légende du grand judo (Zoku Sugata Sanshirō)*.

5 Sur le choix publicitaire de présenter le karaté comme un art mortel, se reporter à la biographie du maître Henry Plée sur le site du C.D.R.A.M. où l'on peut voir les premiers articles français consacrés à cet art martial (<https://cdram.jimdofree.com/maître-henry-plée/biographie-henry-plée/>).

6 Le magazine peut être consulté en ligne à l'adresse suivante : <https://archive.org/details/Life-1947-10-13-Vol-23-No-15/page/68/mode/2up>

7 Ce peu d'intérêt traduit un machisme qui perdurait encore au cours des années 1980 dans certains dojos français comme me le confirma une amie détentrice de la ceinture noire. Dans le Japon des mêmes années, je pus constater que de nombreuses femmes trouvaient plus de plaisir et d'intérêt à la pratique du wushu chinois.



A gauche, la couverture d'un livre renommé au titre paradoxal :
Zen en mouvement, le karaté comme voie de la douceur

L'instrumentalisation des arts martiaux

Le contraste entre la présentation positive de nos deux Japonais et les autres non-blancs qui apparaissent au fil des articles est frappant. Concernant les afro-américains, un reportage met en scène des ivrognes new-yorkais cuvant leur alcool en pleine rue. Ailleurs, on nous raconte avec condescendance la « découverte de la civilisation » à travers le regard ingénu d'un natif des îles Marshall. Comment expliquer ce revirement à l'égard des « Japs » dans un pays qui avait soumis ses citoyens d'origine japonaise à des discriminations depuis le début du XXe siècle et enfermé 120 000 d'entre eux dans des camps durant la guerre ?⁸ L'explication est évidente et constitue le dénominateur commun des deux articles traitant de l'Asie. Face à l'URSS, qui avait écrasé l'Allemagne nazie sur le terrain, et à la menace d'expansion du communisme en Chine (cf. l'éloge de Tchang Kaï-shek), il était devenu urgent d'enrôler les ennemis de la veille en les lavant au passage des innombrables crimes commis au nom du suprémacisme nippon. C'est ainsi que les philosophies du bushido et du zen déferlèrent sur l'Occident bénéficiant de préjugés favorables et s'imprégnant paradoxalement du pacifisme ambiant comme le montre bien l'évolution de l'aïkido après la guerre. Pour ce qui est du karaté, ses promoteurs forgèrent un mythe d'invincibilité que rien ne confirmait, au contraire d'un judo qui avait su depuis longtemps s'imposer comme un sport de combat efficace sur les rings d'Europe et des États-Unis. Ainsi par exemple, on peut trouver une critique virulente de la pratique issue de l'enseignement des Funakoshi dans les mémoires du colosse Hollandais Jon Bluming, 10^e dan de la discipline⁹ et judoka accompli qui effrayait les karatékas nippons¹⁰. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de nier les progrès du karaté moderne ou les qualités des formes originelles encore pratiquées à Okinawa, mais d'en resituer la formation dans son contexte historique tout en mettant en lumière l'importance d'un facteur politique systématiquement ignoré par les thuriféraires des arts martiaux. Ainsi, au-delà des mythes propagés naïvement par les pionniers de « l'art de tuer à mains nues », se pose la question de l'instrumentalisation des arts martiaux comme cela fut le cas dans le Japon d'après guerre, ceux-ci contribuant à renforcer l'image de la nouvelle puissance économique vassalisée par l'Oncle Sam. Dans un prochain article, je pousserai un peu plus loin dans cette direction en m'intéressant cette fois-ci au taekwondo coréen qui est à cet égard paradigmatique.

José Carmona

www.shenjiying.com

8 Ceux-ci, dont la plupart avaient perdu leurs biens, furent libérés à la fin des hostilités avec un ticket de bus et une allocation de 25 dollars, ce qui était alors le traitement des criminels de droit commun en fin de peine.

9 Dans la version *kyokunshinkai*, développée entre 1953 et 1964, qui adopta le combat au KO au contraire des autres styles de karaté pratiquant le « non-contact ».

10 Cf. Jon Bluming, *From Street Punk to Tenth Dan*, Amsterdam, Self-published, 2000.